

Georges Pompidou et l'Inde

On nous a demandé quelles sources étaient disponibles pour étudier l'attitude de Georges Pompidou face à l'Inde. Les sources sont peu nombreuses pour ce qui est de l'activité publique. En tant que Premier ministre, Georges Pompidou se rend en visite officielle en Inde du 8 au 16 février 1965. En novembre 1971, désormais président de la République, il reçoit Indira Gandhi, Premier ministre, en visite officielle en France. Cette faiblesse des relations s'explique : l'Inde des années 1960-1970, jeune État encore confronté à des problèmes de famine, est puissance régionale en germe. Ce n'est pas encore un acteur important du jeu international, si ce n'est par sa politique de neutralité entre les blocs et par son soutien à l'affirmation des pays en voie de développement.

Contenu :

Chronologie.....	1
Archives présidentielles (fonds 5 AG 2, Archives nationales).....	2
Voyage en Inde – 7 discours (8-10 février 1965).....	3
Allocution en l'honneur d'Indira Gandhi (8 novembre 1971).....	14

Chronologie

Ces informations proviennent des agendas de Georges Pompidou tenus par son secrétariat, notamment Madeleine Négrel et Anne-Marie Dupuy. L'original se trouve aux Archives nationales, tandis que l'Association en détient une copie expurgée des mentions personnelles.

19 juillet 1962, 11h15	Georges Pompidou reçoit le vice-premier ministre de l'Inde (nom inconnu)
20 septembre 1962	Georges Pompidou rencontre Nehru à 11h00 (sans doute à l'Élysée). Un déjeuner suit, et le soir une réception a lieu à 20h30 à l'ambassade de l'Inde à Paris.
29 octobre 1964	Georges Pompidou reçoit Jean-Paul Garnier, ambassadeur en Inde, à 12h30, et le revoit le lendemain à 15h00.
18 janvier 1965, 12h30	Georges Pompidou reçoit Nawab Ali Yavar Jung, ambassadeur à Paris
8-16 février 1965	Voyage officiel en Inde
21 septembre 1965, 12h00	Georges Pompidou reçoit Rajeshwar Dayal, ambassadeur à Paris
25 mars 1966	Déjeuner à l'Élysée en l'honneur d'Indira Gandhi. Georges Pompidou la reçoit

	ensuite à 17h00.
2 octobre 1967, 12h00	Georges Pompidou reçoit Morarji Desai, vice-Premier ministre d'Inde.
11 juin 1971, 17h30	Georges Pompidou reçoit le ministre indien des Affaires étrangères, Swaran Singh
8 novembre 1971, 13h00	Georges Pompidou reçoit officiellement Indira Gandhi.
27 juin 1972, 16h00	Georges Pompidou reçoit Dwarka Nath Chatterjee, ambassadeur à Paris.

Archives présidentielles (fonds 5 AG 2, Archives nationales)

Présidence de la République – Dossiers des conseillers diplomatique – carton 124 :

- Correspondance échangée entre le Président et Indira Gandhi (mai 1971-juillet 1972)
- Visite à Paris de Swaran Singh, ministre des Affaires étrangères (11-12 juin 1971) : notice biographique, compte rendu d'entretien avec le Président
- Visite d'Indira Gandhi (7-10 novembre 1971) : notice biographique, comptes rendus des entretiens avec le Président, avec Jacques Chaban-Delmas
- Entretien du Président avec Dwarka Nath Chatterjee, ambassadeur de l'Inde (27 juin 1972) : compte rendu
- Entretien d'André Bettencourt avec Indira Gandhi (6 décembre 1972) : compte rendu

Cabinet – Registres de condoléances – carton 600 : Inde

Services divers – Service photographique – carton 980, reportage 2432 : audience d'Indira Gandhi (8 novembre 1971)

Archives remises par les collaborateurs de Georges Pompidou – Conseillers diplomatiques – carton 1031 :

- Inde : notes et télégrammes (avril 1970-juillet 1973), portant surtout sur les fournitures d'armement et la coopération nucléaire
- Correspondance échangée entre le Président et Indira Gandhi (mai 1971-juillet 1972)
- Entretien du Président avec Swaran Singh (11 juin 1971) : notes, compte rendu
- Entretien du Président avec Indira Gandhi (8 novembre 1971) : notes, compte rendu
- Entretien de Martial de la Fourrière avec Dwarka Nath Chatterjee (7 décembre 1971) : compte rendu
- Entretien du Président avec Dwarka Nath Chatterjee (27 juin 1972) : photocopie d'annotation du Président, compte rendu
- Entretien de Jean de Lipkowski avec Dwarka Nath Chatterjee (1^{er} août 1973) : compte rendu

Archives remises par les collaborateurs de Georges Pompidou – Conseillers diplomatiques – carton 1036 : notes et télégrammes relatifs aux relations de la CEE avec des pays tiers, dont Inde

Archives remises par les collaborateurs de Georges Pompidou – Archives remises par Simonne Servais – carton 1111 : déplacements de Georges Pompidou en France et à l'étranger (1963-1967), dont Inde

Voyage en Inde – 7 discours (8-10 février 1965)

Georges Pompidou, accompagné notamment du ministre des Affaires étrangères Maurice Couve de Murville et de son épouse Claude Pompidou, se rend successivement au Pakistan (5-7 février 1965) puis en Inde (8-16 février). L'Inde est alors dirigée par le Premier ministre Lal Bahadur Shastri, et présidée par Sarvepalli Radhakrishnan. Georges Pompidou, qui a rencontré en septembre 1962 Jawaharlal Nehru (Premier ministre depuis l'indépendance de l'Inde le 15 août 1947 à son décès le 27 mai 1964), multiplie les hommages au Pandit.

Allocution à l'arrivée à New Delhi

C'est avec une émotion sincère mais surtout une grande joie que je prends contact aujourd'hui, pour la première fois, avec le sol de la grande République d'Inde. J'ai été extrêmement sensible aux paroles que vous venez de prononcer à mon adresse et à celle de la France. Je me réjouis très vivement de cette visite et de ce voyage dans votre pays, qui commencent sous les plus heureux auspices.

C'est en premier lieu un grand honneur pour le Premier ministre d'avoir le privilège d'apporter le salut du peuple français au noble peuple de l'Inde, avec lequel tant de liens se sont tissés au cours d'une longue histoire. L'exemple et la mémoire du Mahatma Gandhi comme de son illustre successeur le Pandit Nehru sont révévés par mes compatriotes et par moi-même et constituent pour nous une leçon de civisme, d'abnégation et de grandeur morale.

Au cours des dernières années, au moment où nous nous efforcions de rechercher une solution pacifique et démocratique à l'un de nos problèmes les plus difficiles, l'Inde, consciente de l'importance de l'enjeu et de la valeur humaine de notre effort, a su comprendre nos préoccupations. Nous ne l'avons pas oublié. D'autre part, si délicat qu'il ait été pour nous, le règlement du contentieux politique franco-indien a constitué, grâce à un esprit de compréhension réciproque, un point de départ nouveau pour une fructueuse coopération dans de nombreux domaines.

C'est pourquoi j'entreprends cette visite de votre beau pays avec confiance et espoir, assuré qu'elle sera pour moi et pour mon collègue, M. le ministre des Affaires étrangères, une heureuse occasion de resserrer et de développer encore les liens d'estime et d'amitié qui unissent l'Inde et la France, dans l'intérêt même de nos deux pays, comme dans celui du maintien de la concorde et de la paix en Asie et dans le reste du monde.

Vive la République de l'Inde ! Vive l'amitié franco-indienne !

Réponse à l'allocution de M. Shastri lors du dîner offert par le Premier ministre indien (8 février)

Monsieur le Premier ministre,

Permettez-moi de vous remercier des paroles très aimables que vous venez de prononcer à mon égard comme à l'égard de mon pays. C'est à Paris que notre première rencontre devait originalement avoir lieu puisque vous aviez accepté l'invitation du Gouvernement français de vous arrêter dans notre capitale à votre retour de Londres. Le sort en a décidé autrement qui a voulu que nous fassions connaissance sur le sol de votre grand pays.

L'accueil qui m'a été réservé m'a été droit au cœur ; sa chaleur, sa simplicité m'ont apporté la preuve, s'il en était besoin, que nous étions considérés ici comme des amis. Cette amitié, la France l'éprouve également à l'égard de cette République suscitée par l'action du Mahatma Gandhi et fondée par le Pandit Nehru.

Nous avons su résoudre le seul problème qui se posait entre nos deux pays, celui de l'incorporation dans l'Union des anciens comptoirs. Aurait-ce été possible si les rapports entre les deux États n'avaient pas été empreints d'une confiance réciproque ? Aurait-ce été fécond si la France n'avait pas, sous l'impulsion du général de Gaulle, épousé délibérément l'évolution du monde moderne et accepté la disparition des derniers symptômes de ce qui fut la colonisation ? Si, inversement, votre pays profondément respectueux de toutes les cultures, de toutes les races et de toutes les religions n'avait pas compris l'intérêt que comporte pour l'Union indienne toute entière l'existence d'un foyer de langue et de culture françaises, qui contribuera par son maintien et son développement à resserrer les liens entre nos deux nations et constituera un élément particulièrement valable de la coopération franco-indienne.

Cette compréhension mutuelle s'est manifestée avec évidence en septembre en 1962 lorsqu'à Paris j'eus le grand honneur de recevoir le Pandit Nehru. La cordialité des entretiens qu'il eut, tant à l'Élysée avec le général de Gaulle qu'avec moi-même et mes collègues du Cabinet prouvèrent, surabondamment, que l'amitié franco-indienne n'était pas un vain mot.

Il fut convenu alors de développer davantage notre coopération. Elle est d'autant plus assurée de porter ses fruits que, dans le domaine des affaires mondiales où elles ont toutes les deux un rôle à jouer, l'Inde et la France partagent, en gros, les mêmes conceptions : qu'il s'agisse de la coexistence pacifique, rendue plus que jamais nécessaire par le caractère terrifiant des armes dont disposent les armées modernes, qu'il s'agisse de la restauration de la paix dans le Sud-Est asiatique ou qu'il s'agisse de l'aménagement des rapports entre les pays développés et ceux dont le développement est en cours en Asie, en Afrique ou en Amérique, nos gouvernements poursuivent sensiblement les mêmes buts.

C'est pourquoi ces rencontres entre nos gouvernements et nos hommes d'État sont de la plus grande importance dans la mesure où elles nous permettent d'améliorer le cours de notre coopération et de procéder à des échanges de vues sincères et complets sur toutes les grandes questions qui préoccupent le monde et dans la solution desquelles l'Union indienne et la République française ont un rôle important à jouer.

En vous remerciant encore une fois de votre accueil, je lève mon verre en l'honneur de M. le président de la République de l'Inde, à votre santé personnelle, à l'amitié franco-indienne, à la prospérité et au bonheur du peuple indien.

Réponse à la municipalité de Delhi (9 février)

Monsieur le Maire,

Messieurs les Conseillers,

Être reçu, lorsque l'on vient de Paris, par la municipalité de Delhi, c'est en même temps éprouver de la gratitude pour l'hommage ainsi offert, prendre conscience d'un seul coup, de la permanence de l'Inde. « Épitomé de l'histoire de l'Inde », c'est ainsi, il n'y a guère longtemps, que le Pandit Nehru qualifiait votre ville. Et il est bien vrai que peu de cités au monde peuvent s'enorgueillir de présenter au visiteur une pareille synthèse des différentes civilisations qui, tout au long des siècles, ont façonné à travers leurs épanouissements successifs la physionomie actuelle de votre capitale.

Héritière d'une extraordinaire lignée d'empires dont elle a, tour à tour, subi l'avènement, consacré l'apogée et constaté la ruine, elle a été, il y a dix-sept ans, le berceau d'une jeune République. Elle est aujourd'hui le creuset dans lequel aux traditions d'autrefois se mêlent les espoirs du présent, où se fondent les diversités historiques, ethniques, religieuses et linguistiques, pour réaliser une nation, assurée de son existence et confiante en son destin.

Les traditions s'imposent à chaque pas au visiteur. Comme le disait encore le Pandit Nehru, « même les pavés des rue de Delhi murmurent dans nos oreilles la gloire des siècles passés. » Il y aurait quelque naïveté de ma part à vouloir vous expliquer votre ville. Mais peut-être me permettrez-vous d'évoquer rapidement les prestigieux témoignages dont l'Histoire a, sur cette terre, jalonné ses étapes.

Quel extraordinaire destin ! Huit cités chacune bâtie tour à tour par une dynastie au faite de sa puissance, sans que pour autant disparaissent les monuments antérieurs, léguant aux générations successives une sorte de testament de pierre, quelle merveilleuse continuité dans la volonté de maintenir le rayonnement de la capitale, chaque époque empruntant à la précédente ses meilleurs éléments, élaborant ainsi un style dont l'unité générale s'affirme depuis mille ans, depuis l'ensemble indo-islamique du Qutb Minar et de la mosquée Quwwat-ul-Islam jusqu'à l'ordonnance indo-britannique du Rashtrapati Bhavan ! Comment ne pas voir que cette ville a su, par son génie propre, accepter, adapter et finalement assimiler toutes les cultures qui se sont, l'une après l'autre, épanouies sur son sol ?

Et quel plus éclatant exemple pouviez-vous choisir pour me recevoir que ce Fort Rouge, d'inspiration musulmane, de réalisation indo-mogole et dont les décorations de cette salle des audiences publiques attestent, par leur facture florentine, l'accueil que réserva aux influences européennes la cour de l'empereur Shah Jahan ? Ensemble « d'une prodigieuse grandeur », jardins « pleins de fleurs et d'arbrisseaux verts, ce qui fait avec ces grandes murailles toutes rouges un très bel effet à la vue », comme l'écrivait François Bernard, docteur en médecine de la Faculté de Montpellier, dans la description des États du Grand Mogol qu'il écrivit lorsqu'il se rendit à Delhi au XVII^e siècle au temps de l'empereur Aurengzeb. Le bâtisseur, pressentait-il, en approuvant les plans du Palais, qu'il ne l'habiterait pas longtemps et que sa création, plus durable que son empire, survivrait à l'effondrement de la dynastie qu'il illustra ?

Les empereurs mogols ont disparu ; l'empire des Indes britanniques également ; l'immuable Yamuna continue de refléter dans ses flots les hautes murailles du Fort Rouge devenu un des symboles de la souveraineté de la République indienne. Mais, comme disait Rabindranath Tagore, « On ne se baigne pas deux fois dans le même fleuve » et les ondes de la rivière n'emportent pas deux fois la même image.

Il n'est que de traverser les nouveaux quartiers où s'érigent les habitations de citadins chaque jour plus nombreux, de sentir dans le halètement des chantiers battre le cœur d'une métropole qui bâtit son avenir, pour comprendre que Delhi est en pleine expansion, en pleine

transformation. Partout surgissent des immeubles nouveaux, de nouvelles artères, commençant à modeler le visage de l'agglomération de demain, sans rien renier et sans rien sacrifier de ce qui fit sa splendeur d'autrefois. Sans échapper non plus, évidemment, aux difficultés qui hérissent la tâche des édiles. Pourvoir aux besoins d'une population croissante dans les domaines du logement, du ravitaillement, de la voirie, sans négliger de lui assurer les centres culturels et les foyers de vie spirituelle, l'entreprise paraît souvent gigantesque. Mais c'est par cette difficulté même que la magistrature municipale est, à juste titre, considérée comme une des plus nobles parmi les charges publiques. Ce que j'ai pu voir en traversant votre grande et belle capitale m'autorise à dire que [le] présent est garant de l'avenir.

Nous savons en vérité que les civilisations sont mortelles. Mais nous constatons aussi que quelques villes privilégiées, sont éternelles. D'évidence, Delhi en est une. Comme Paris, qui lui aussi se transforme sans pour sans pour cela rompre avec les deux millénaires de son passé. Et comme Paris également, Delhi pourrait arborer la devise optimiste qui maintient les grandes cités à la surface du courant de l'Histoire : « Fluctuat nec mergitur. »

Réponse au président Radhakrishnan lors du déjeuner offert par ce dernier (9 février)

Monsieur le Président,

Que l'Inde ait à sa tête un Président philosophe s'inscrit dans les traditions d'un pays où les choses de l'esprit se sont toujours vu reconnaître une prééminence incontestée. Faut-il rappeler votre grand empereur Ashoka et ses édits gravés sur des colonnes dont un des éléments orne encore à l'heure actuelle le pavillon national ?

Plus que des empereurs mogols, dont les fresques de ce palais content les fastes et dont les forts et les tombeaux se dressent sur le sol de cette capitale, c'est, j'en suis persuadé, des enseignements de cet illustre et lointain prédécesseur que votre comportement et vos actions s'inspirent. La préoccupation de mettre à l'unisson la politique et la philosophie n'apparaît-elle pas d'ailleurs dans vos moindres propos ?

Récemment, vous avez constaté que « nous avons à faire face à la catastrophe d'un monde plein de connaissances, déséquilibré par un manque de sagesse morale. » À Nagpur ultérieurement, vous réclamiez des grandes puissances qu'elles assurent, puisqu'elles ont les moyens de les détruire, la sûreté du monde et la protection des pays moins puissants. Vous êtes en somme fermement convaincu que les États ne peuvent se soustraire aux lois de la morale et que la conscience des devoirs doit contrebalancer, pour la justifier, la possession des droits.

Qui oserait contredire une pareille profession de foi ? La France, dont l'histoire et la culture sont riches des moralistes les plus illustres du monde occidental, ne peut qu'y souscrire. Elle le prouve dans la politique qu'elle poursuit, tant à l'égard de ses anciennes colonies qu'elle a toutes conduites à l'indépendance, que vis-à-vis des jeunes nations moins favorisées qu'elle. Elle observe cette ligne de conduite, bien sûr, parce qu'elle estime qu'il est de son intérêt et de celui de l'équilibre mondial que les nations riches aident à vivre celles qui ont faim. Mais elle le fait aussi parce qu'elle est la France, c'est-à-dire l'héritière de valeurs millénaires et d'une culture qui a toujours affirmé la primauté de l'homme et celle de l'esprit. « Humani nihil a me alienum puto », assurait il y a près de 2 000 ans le poète latin Térence, paroles auxquelles font écho, par delà les siècles et les océans, celles que vous avez prononcées, en décembre dernier, devant le Congrès International de géologie, en évoquant, comme l'idéal auquel nous devons arriver, « l'état appelé *ananda* dans les textes saints, où l'homme atteint la liberté de l'esprit et contemple toute

l'humanité avec un esprit de parenté. » Voilà la réponse décisive que l'homme doit faire à l'homme, que doit donner la morale à la science, qu'exprimait déjà Rabelais lorsque percevant, il y a cinq cent ans, le danger que recèlent les découvertes de la science, il proclamait : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. »

C'est dire à quel point l'homme est attaché, de tout son cœur et de toute sa raison, au maintien de la « paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ». Recevant, le 1^{er} janvier dernier, les vœux du Corps diplomatique, le général de Gaulle a affirmé avec force que « jamais la paix n'est apparue plus nécessaire à notre monde qu'aujourd'hui. » Cela est vrai, a-t-il souligné, en particulier pour les États nouvellement créés dont la vie et les progrès exigent qu'ils jouissent de leur libre disposition et qu'ils puissent s'organiser eux-mêmes et se développer en dehors des conflits extérieurs d'intérêts ou d'idéologies.

Monsieur le Président, comment ne pas voir que nos deux pays, déjà fraternellement unis par les liens traditionnels de la diplomatie et par ceux, plus modernes, de la coopération, professent en outre la même foi dans les plus hautes valeurs spirituelles ? En vous apportant, monsieur le Président, le salut du général de Gaulle, président de la République française, je lève mon verre à l'épanouissement de la nation indienne dans la paix et par le progrès.

Allocution lors du dîner offert par Georges Pompidou (9 février)

Monsieur le Premier ministre,

Mesdames, messieurs,

Dans cette demeure qui s'enorgueillit d'avoir reçu la visite à de nombreuses reprises au cours de ces dix dernières années du Pandit Nehru, je suis heureux d'accueillir ce soir l'homme qui a hérité d'une succession dont ses pairs le savaient digne à cause de ses hautes qualités, à cause aussi de son passé de militant.

Sensible aux attentions qui m'ont été prodiguées ainsi qu'à ma femme et mes compagnons de voyage, depuis notre arrivée, je veux saisir l'occasion qui m'est donnée d'exprimer au Gouvernement indien mes remerciements pour son hospitalité généreuse, de dire aussi ma joie de m trouver dans cette Inde millénaire, berceau d'une des plus grandes civilisations qui se soient jamais épanouies sur terre, source ou confluent de tous les courants de l'histoire et patrie d'un des peuples les plus nobles de notre temps.

C'est dire avec quel intérêt passionné j'ai entrepris ce voyage et ouvert les yeux sur le spectacle de votre pays. J'ai vu les somptueux témoignages du passé, d'un passé qui ne m'a paru nullement révolu tant il semble conditionner encore le comportement quotidien de millions de vos compatriotes. Les réalisations du présent figurent également dans mon programme : les universités, les usines, qui transforment, qui modèlent, sans rupture avec celui d'hier, le visage de l'Inde d'aujourd'hui. Et ce que j'ai vu, ce que je sais de mes visites des jours prochains me fait bien augurer de votre détermination à affronter l'avenir et à embrasser les problèmes difficiles qui se posent à tous les pays en plein développement.

Pour vous aider à les résoudre, la France vous apporte dans toute la mesure du possible sa collaboration. Un nombre croissant d'étudiants indiens vient, chaque année, se familiariser avec les techniques et les méthodes françaises ; ici même, des professeurs enseignent notre langue, des experts contribuent à l'édification des structures d'une nation moderne, des entreprises françaises participent à la création de grands ensembles industriels.

Tous ces liens de coopération iront se renforçant et cimenteront chaque année davantage l'amitié unissant nos deux pays. Et c'est ce resserrement de nos liens culturels et économiques dans un contexte de compréhension politique mutuelle qui donne à ma visite toute sa signification. Car je ne saurais, monsieur le Premier ministre, passer sous silence les fructueux entretiens que le ministre des Affaires étrangères et moi-même avons eus avec vous, avec vos ministres, avec de nombreuses hautes personnalités de votre pays. Ces entretiens ne m'ont pas seulement permis de prendre une plus claire conscience des problèmes qui se posent à l'Inde et de l'aide que peut lui apporter la France, dans la mesure de ses moyens, pour le développement technique et économique.

Ils nous ont aussi permis de constater qu'en bien des domaines nos vues sont identiques et nos objectifs communs. Pour vous comme pour nous la paix entre les hommes et la coopération générale pour le progrès de l'humanité toute entière demeurent nos objectifs essentiels. Pour vous comme pour nous la disparition des blocs antagonistes, la libre et égale coopération entre continents et entre nations, l'indépendance de chacun et la solidarité de tous constituent les conditions fondamentales pour y parvenir. Cette similitude de nos principes politiques, nous l'avons retrouvée sans effort lorsque nous avons évoqué un certain nombre de problèmes précis et confronté nos vues sur les moyens de ramener l'apaisement dans des régions du monde encore déchirées par la guerre, Qu'elle nous conduise à des attitudes identiques ou qu'elle nous permette de comprendre les nuances qui peuvent parfois se marquer dans nos positions respectives, elle n'en est pas moins toujours un élément important pour aider à la recherche de solutions durables. C'est pourquoi, monsieur le Premier ministre, comme vous-même je suis convaincu que ces entretiens auront été très utiles et qu'il est bon, comme nous en avons convenu, qu'ils se renouvellent à intervalles réguliers aussi bien pour nous permettre d'éclairer réciproquement et le cas échéant d'harmoniser la politique de nos Gouvernements, que pour donner l'élan à une coopération plus étroite entre nos pays et à la connaissance plus complète de nos deux peuples.

Monsieur le Premier ministre, je forme les vœux les plus chaleureux pour le succès de l'Inde dans sa lutte pour un avenir prospère. Je vous assure de la sympathie et de l'amitié que la République française et son Président, le général de Gaulle, portent à la nation indienne et au Gouvernement qui assume avec courage la lourde tâche de le conduire. Je lève mon verre à l'amitié franco-indienne et à la grandeur de votre pays.

Discours devant les parlementaires indiens (10 février)

C'est pour moi un grand honneur que d'être accueilli par les représentants du peuple indien et de pouvoir leur apporter le salut de mon pays. Il y a là une preuve frappante de l'amitié entre nos deux nations, comme de la parenté de nos conceptions devant les grands problèmes généraux qui se posent au monde moderne.

Depuis la fin de la dernière guerre, nous assistons en effet à l'avènement d'un monde nouveau qui s'édifie sur les ruines de l'ancien. Cette mutation profonde remet en cause beaucoup de données antérieurement acquises et fait apparaître maintes notions qui restaient méconnues ou appartenaient jusqu'ici au langage des sages et des philosophes plus qu'à celui des politiques. Je veux dire la nécessité absolue, pour la survie même de l'humanité, de construire et de maintenir une paix véritable ; l'aspiration de tous les peuples à l'indépendance, de toutes les races à l'égalité morale et au progrès matériel et social, la solidarité profonde des peuples riches et des peuples pauvres. ce sont là aujourd'hui des données incontestables pour les hommes d'État conscients de leurs responsabilités non seulement vis-à-vis de leur pays mais de l'humanité toute entière. Ce sont en tout cas des vérités que l'Inde et la France ressentent avec une égale acuité et entendent promouvoir dans la mesure de leurs moyens.

La France, pour sa part, est intéressée au plus haut point à ces divers aspects de notre univers. Elle a ses vues propres à leur sujet et s'emploie dans le cadre de ses amitiés anciennes ou nouvelles et en collaboration avec tous ceux qui aspirent au même idéal à apporter une contribution personnelle à la découverte de solutions logiques et humaines.

Notre pays est au premier chef européen. À ce titre, il a démontré son désir de paix et de solidarité en consacrant solennellement, grâce à l'action du général de Gaulle et du Chancelier Konrad Adenauer, la réconciliation nécessaire entre la France et l'Allemagne si longtemps opposées dans des conflits meurtriers. Il a pu entreprendre, grâce à cette réconciliation, la construction d'une Europe progressivement unie, d'abord sur le terrain économique, demain je l'espère sur le terrain politique, et qui constituera un élément essentiel de l'équilibre mondial, en même temps qu'un facteur de rapprochement entre les blocs antagonistes qui divisent le monde et à l'intérieur desquels se manifeste chaque jour davantage l'aspiration vers la coexistence pacifique et la réciproque interpénétration.

Le même souci d'« aller à l'idéal et de comprendre le réel », suivant le mot de Jaurès, la France l'a manifesté quand s'est posé le grand problème de la décolonisation. Sans avoir à rougir, bien au contraire, de son passé, elle a, dès 1943, en pleine guerre, par la bouche du général de Gaulle, lors de la conférence de Brazzaville, reconnu et proclamé le caractère nécessaire de l'acheminement des colonies vers l'autonomie. La V^e République, sous l'autorité du général de Gaulle devenu chef de l'État, a poursuivi et mené à son terme ce programme en dépit des obstacles de tous ordres, en dépit même des déchirements que cela provoqua parfois au plus profond de la France. Nous avons pu régler l'affaire de l'Algérie, et réaliser sans incident la décolonisation de l'Afrique noire et de Madagascar. Quinze États ont de la sorte accédé à l'indépendance en plein accord avec la France et ont presque tous maintenu des liens étroits avec elle. Ainsi se marque le succès d'une politique fondée sur le respect des droits de tous et la conscience des devoirs de chacun.

C'est qu'en effet la France, en accordant l'indépendance à ces États, ne les a pas pour autant laissés à l'abandon. Elle a établi librement et contractuellement des accords de coopération et d'assistance technique grâce auxquels elle met une partie de ses ressources humaines, financières, culturelles et techniques à la disposition de ces États. Elle le fait dans le cadre d'une action générale d'aide aux pays en voie de développement, aide limitée par ses ressources bien entendu, mais dont le montant la met en tête des nations, puisqu'elle y consacre près de 2% de son produit national brut. Elle le fait parce qu'elle considère qu'une aide de cet ordre, apportée dans un esprit de coopération et non de protection aux pays pauvres ou dont le développement est insuffisant, des nations plus riches ou plus développées, est de leur devoir de solidarité humaine. La pensée de la France, exprimée à différentes reprises par ses plus hautes autorités, rejoint aussi bien celle des penseurs politiques ou économiques les plus illustres que celles des grandes autorités morales et religieuses, comme l'a récemment encore manifesté le chef de l'Église catholique lors de son voyage à Bombay.

Ces préoccupations ont inspiré l'action de la délégation française à la récente conférence de Genève sur le Commerce et le Développement où elle a présenté un vaste plan pour la revalorisation et la stabilisation du prix des produits de base. Cette revalorisation des matières premières est en effet fondamentale pour les pays insuffisamment développés : les statistiques ont prouvé que par la baisse des matières premières, les pays industrialisés avaient retiré à ce derniers plus qu'ils ne leur avaient donné par l'aide et la coopération. Le principe que nous avons défendu est donc essentiel et présente en outre l'avantage d'être politiquement parfaitement neutre.

Si tous les pays s'engagent à acheter les matières premières à un certain niveau, toute rivalité d'influence disparaît et du même coup toute tentation et toute crainte soit de faire prévaloir sa propre influence, soit de voir l'influence d'un autre vous remplacer. Si la

revalorisation des matières premières est neutre politiquement, elle l'est aussi économiquement, car elle n'a rien à voir avec le système économique et social d'un pays donné, et peut s'appliquer indifféremment aux pays capitalistes et socialistes. Les résultats obtenus à ce jour à Genève ne garantissent pas, loin de là, le succès final, mais déjà nous avons senti que la quasi-totalité des pays auxquels nous pensons, c'est-à-dire les pays sous-industrialisés, étaient convaincus que nous avions vu juste.

Encore convient-il que le spectre de la guerre soit conjuré. Or, dans plusieurs parties du monde et notamment dans cette partie de l'Asie, de graves problèmes se posent, qui peuvent si un soin suffisant n'est pas apporté à la recherche d'une solution, mettre en jeu la paix, non seulement du Sud-Est asiatique, mais du monde. Je pense notamment à ce qui se passe dans la péninsule indochinoise.

L'Inde, par sa situation d'abord, par ses traditions ensuite, par les responsabilités enfin qui sont les siennes en sa qualité de président des Commissions internationales de contrôle, ne saurait rester impassible devant la dégradation de la situation, pas plus que la France, dont la doctrine peut se résumer en une phrase : tendre à une neutralisation réelle du Sud-Est asiatique. Nous croyons que pour ce faire, seul le retour à l'esprit ayant présidé aux accords de Genève en 1954 ouvre une voie honorable pour tous.

C'est pourquoi nous sommes favorables à une conférence qui réunirait tous ceux qui ont des responsabilités dans la région considérée pour essayer de trouver une solution. Nous croyons qu'il est nécessaire que les pays intéressés, y compris naturellement ceux dont le destin est en jeu, y compris l'Inde, y compris la France qui a eu et qui garde des intérêts dans cette région du monde, y compris la Chine et les États-Unis qui s'y affrontent, se rencontrent et essaient de faire prévaloir des formules pouvant aboutir à ce que nous estimons être le but nécessaire et souhaitable, c'est-à-dire en première urgence la paix, puis cette neutralisation que j'évoquais plus haut.

Cette position de la France est parfaitement connue et a été fréquemment affirmée. Le président de la République française l'a définie à plusieurs reprises. Comme le disait d'ailleurs en juin 1964 le ministre des Affaires étrangères, la France ne prétend nullement avoir inventé une recette miraculeuse. Nous ne prétendons pas dire aux principaux acteurs de ce drame : voilà ce qu'il convient de faire et tout ira pour le mieux. Ce que nous affirmons, c'est qu'au milieu de difficultés dont nous ne nous dissimulons pas l'ampleur, il vaut la peine de rechercher de bonne foi, tous ensemble, à démêler les fils de l'imbroglio actuel après avoir fait taire les canons. Notre attitude s'agissant du Sud-Est asiatique s'explique d'ailleurs par notre politique générale. Partout dans le monde nous cherchons à faire prévaloir l'idée que les blocs antagonistes qui divisent encore le monde doivent chercher d'abord à cohabiter, à « coexister pacifiquement » comme l'on dit ; qu'ils doivent chercher dans un esprit de détente à progresser prudemment et lentement s'il en faut, mais sans à-coups, pour la recherche de solutions pacifiques à leurs conflits ; qu'ils ne doivent pas enfin prétendre obliger les pays tiers à prendre partie mais qu'au contraire c'est dans la neutralisation, c'est-à-dire dans le non-engagement accepté par tous, que se situe pour des continents entiers l'espoir du développement et du progrès social.

La violence ne peut que détruire, la paix seule permet de construire. N'est-ce pas un truisme d'ailleurs que de proclamer cette vérité dans le pays du Mahatma Gandhi qui sut faire de la non-violence une arme en même temps qu'un idéal, et dont la pensée se perpétue, hier dans l'action du Pandit Nehru, aujourd'hui dans celle de son successeur ?

Le général de Gaulle disait à l'aube de cette année 1965 : « La vie est la vie, autrement dit un combat ; pour une nation comme pour un homme. Il y a, il y aura, toujours et partout, des difficultés à vaincre, des efforts à déployer, des peines à supporter, afin d'avancer en fait de dignité,

de justice, de fraternité. » Cet idéal, c'est le nôtre, c'est également, j'en suis convaincu, le vôtre. Je suis heureux de pouvoir aujourd'hui le réaffirmer solennellement au nom de mon pays en présence des représentants du grand peuple indien.

Réponse au recteur de l'université de Delhi (10 février, vers 17h30)

Sans doute est-ce pour un Premier ministre qui est aussi un professeur, une expérience authentique, et toujours vivement ressentie, que de se trouver dans une université. Avouerai-je même que, grâce à vous, en recevant une distinction qui m'honore tout particulièrement, remontent en moi des impressions que je m'étonne d'éprouver si fraîches. C'est donc d'une façon personnelle, comme universitaire et non pas seulement en tant que représentant de mon pays, que je vous remercie de l'honneur que vous me faites.

Je n'en suis que plus porté à m'adresser à vous en collègue. Quelle joie, en effet, que de séjourner dans cette magnifique université, où le calme des jardins semble vouloir abriter la recherche et conduire à une réflexion sereine ! Et comme il serait bon de reprendre ce rêve, impossible à Paris, d'une Académie ou d'un Lycée où l'on pourrait travailler et dialoguer, à la manière de Platon et d'Aristote, en mêlant, comme les Grecs d'autrefois et comme vos sages le font encore, les hommes à la nature, aux [mot manquant] et aux fleurs.

Je sais bien que vos universités, vos instituts lient ce maintien des traditions ancestrales avec les méthodes de la science la plus résolument moderne. Vos physiciens Raman et Bose, vos atomiciens comme Bhabha, vos géologues, vos biologistes, témoignent de votre participation active au monde qui se fait. Je n'ai pu cependant m'empêcher de ressentir plus vivement que tout, dès que j'ai touché la terre indienne, la puissance et la richesse du passé. Car pour un Européen, pour un Français, pour un universitaire, tourné vers les lettres autant que vers la science politique, l'Inde, messieurs, c'est d'abord un immense foyer de culture dont la flamme n'a cessé de brûler au cours des temps.

« S'il est un lieu de la terre, disait Romain Rolland, où aient place tous les rêves des vivants depuis les premiers jours où l'homme commença le songe de l'existence, c'est l'Inde. » Et il ajoute : « Depuis plus de trente siècles, de cette chaude terre monte l'arbre du Rêve, l'arbre aux mille rameaux qui se multiplient en ramilles par milliers, renaissant de soi sans repos et sans trace d'usure, mûrissant sur toutes les branches à la fois tous les fruits. Cette polyphonie qui paraît discordante et confuse d'abord, aux oreilles inexercées, révèle aux connaisseurs la hiérarchie secrète et le grand ordre caché. »

C'est bien sous cet aspect qu'elle nous apparaît, monde fascinant où la nature, l'art et la pensée ont également reculé les limites de ce qui est pour nous Occidentaux la mesure de l'homme. C'est vous dire avec quel intérêt passionné un Français qui croit comme vous à la primauté de l'esprit et qui vient pour la première fois sur votre terre indienne regarde votre pays, son peuple, ses institutions, ses universités, cherchant la réponse aux questions que nous Européens ne cessons de vous poser, avec la curiosité et la fraternité de civilisation issues d'un fond commun millénaire et que nous appelons précisément indo-européen mais dont les cheminements ont été, en dépit des contacts et des interpénétrations, très différents au cours des siècles.

J'en prendrai pour exemple cet entretien qu'a eu, voici maintenant trente ans, mon ami André Malraux, ministre d'État chargé des Affaires culturelles, avec une des hautes figures de votre pays, avec le fondateur de l'Union indienne, le Pandit Nehru. Celui-ci déclare en effet dans *Discovery of India* que M. Malraux lui posa une étrange question : « Qu'est-ce qui a permis à l'indouisme d'absorber pour ainsi dire le bouddhisme largement répandu pourtant, sans les habituelles guerres de religion qui enlaidissent tant de pays ? Quelle vitalité interne ou quelle

force l'indouisme possède-t-il donc pour avoir accompli ce remarquable exploit ? L'Inde possède-t-elle encore cette vitalité et cette force ? Si oui, sa liberté et sa grandeur sont assurées. » Les événements des vingt-cinq dernières années semblent apporter la réponse que votre homme d'État n'avait pas entendu donner à une interrogation où il avait seulement voulu voir un aspect « typique d'un intellectuel français qui était aussi un homme d'action. »

C'est dire que cette question n'était peut-être pas tellement étrange, s'il est vrai qu'un des caractères de la pensée française soit d'aller presque toujours droit au concret, ou du moins de ne jamais l'oublier. C'est dire aussi que l'intérêt de la France pour l'Inde et sa part dans les études de civilisation indienne, ont toujours été grands. Je ne vais point vous infliger l'évocation rétrospective des liens qui ont uni nos deux pays. Mais il me paraît important de suivre, en me limitant au domaine de la culture, la trame qui s'est nouée à l'époque moderne entre nos chercheurs, nos écrivains et l'Inde.

Pendant que de Guignes, Anquetil-Duperron, Burnouf, Garcin de Tassy, Barth, Sénart et plus près de nous Sylvain Lévi, Alfred Foucher, Jules Bloch et René Grousset, pour ne citer que les plus grands, participaient, souvent de façon importante, à la reconnaissance de votre culture, celle-ci commençait de pénétrer notre littérature et d'ouvrir à notre pensée des perspectives nouvelles. Dans sa leçon inaugurale au Collège de France, en 1832, Burnouf soulignait déjà que par l'étude de ses langues, c'était l'Inde toute entière, sa philosophie et ses mythes, sa littérature et ses lois, qui émergeait pour nous de l'ombre. Dix années auparavant s'était créée la Société asiatique, la première des sociétés orientalistes d'Europe, où le duc d'Orléans, le futur roi Louis-Philippe, prononça plusieurs conférences avant d'en accepter la présidence. Vous savez également que l'École des langues orientales, l'École des hautes études et, plus tard, l'Institut de civilisation indienne devaient venir compléter progressivement ces premières institutions.

Comment oublier ce que Lamartine, Vigny, Balzac, Hugo, Michelet doivent à leur connaissance, même superficielle, de la culture indienne ? Le premier voyait dans *Shakuntala* le chef d'œuvre de la poésie épique et dramatique, alliant à la fois le charme de la Bible, le tragique d'Eschyle et la tendresse de Racine. Victor Hugo s'est plusieurs fois inspiré des *Upanishada*. Michelet insiste de son côté, dans la Bible de l'Humanité, sur l'importance du *Ramayana*.

Plusieurs de nos philosophes, tels Victor Cousin, Edgar Quinet et Renan ont souligné l'apport de l'Inde à la pensée religieuse. Lamennais lui-même tenta d'élargir le dogme chrétien aux dimensions de la religiosité orientale. Il s'agissait là sans doute d'une conjonction presque naturelle entre le goût du romantisme pour l'Orient et la récente découverte de votre civilisation. Mais plus près de nous, Leconte de Lisle, Loti, Maurice Magre, Jean Lahor, Mallarmé, en subirent à leur tour l'indéniable influence. Quant au ralentissement que la rénovation de l'Inde, à partir de la seconde moitié du XIX^e siècle, a provoqué en France, qu'il me suffise d'évoquer à nouveau Romain Rolland ainsi qu'André Gide.

Du premier, vous savez avec quelle passion il a constamment suivi l'évolution politique et spirituelle de votre pays et avec quelle ardente amitié il a écrit sur Ramakrishna, Vivekamanda et Tagore. Du second, chacun sait en France qu'il fut le traducteur ébloui de l'« Offrande lyrique » de Rabindranath Tagore. « S'il est intéressant, dit-il dans sa préface, de constater par où ces poèmes se rattachent aux traditions de l'Inde antique ; il est bien plus intéressant de constater par où il s'adresse à nous. » Mais il était aussi frappé par cet aspect, sans doute unique de votre culture, qui vaut que les sentiments les plus vifs et les grandes passions n'y soient pas refus du temps, ni crispation de l'individu sur lui-même mais ouverture sur le divin.

Messieurs, les opposés sont souvent aussi des complémentaires. Plutôt que de vouloir souligner, en les comprenant mal, nos originalités et nos différences, mieux vaut sans doute approfondir la connaissance mutuelle de nos cultures. Grâce à l'Institut d'Indologie implanté voici dix ans à Pondichéry, grâce aux chercheurs de l'École française d'Extrême-Orient, tout comme aux départements de français de vos universités, et particulièrement de celle où je vous parle ce soir, ce vœu ne peut manquer d'être rempli.

Il y a plus et il faut aujourd'hui élargir ce dialogue. D'abord parce que dans la recherche scientifique et technique vos étudiants, vos professeurs, comme les nôtres, se retrouvent dans une même attitude en face de problèmes communs. C'est pourquoi les échanges qui se sont noués et qui doivent s'amplifier dans l'avenir, entre nos mathématiciens et les vôtres, dans le cadre de plusieurs collèges et principalement de l'Institut Tata pour la recherche fondamentale sont des plus précieux. Ainsi le Père Racine a-t-il contribué à former à Madras une brillante pléiade d'analystes, cependant que le professeur Chandrashakaran a organisé avec nos maîtres venus de la Sorbonne des colloques du plus grand intérêt. Il en est de même de la coopération qui a permis la confection à Pondichéry de la carte écologique de l'Inde, ou encore de celle qui s'est développée avec l'Institut indien de sciences médicales, et qui est, à mes yeux, absolument fondamentale.

Sans doute de tels liens devraient-ils déboucher dans toute la mesure du possible sur des échanges d'étudiants et de chercheurs plus larges et plus réguliers. Sans doute aussi faudrait-il les étendre à d'autres domaines, comme chacun le souhaite si j'en juge par les heureux résultats de notre coopération dans la recherche pétrolière et dans les chemins de fer, par exemple.

Dans une perspective plus lointaine enfin, ce qui me semble frappant c'est de voir à quel point nos deux civilisations sont à la fois différentes et proches. Différentes par nos méthodes pour atteindre les valeurs universelles, proche par un même souci d'y adhérer. Sans vouloir du tout me risquer à définir selon quels cheminements l'Inde s'est attachée à l'Universel, il apparaît à l'œil le moins exercé que vous avez mis l'accent sur ce qui est illimité, grâce à des conceptions d'une ampleur exceptionnelle qui, pour reprendre encore une expression d'André Malraux, « proclament que la vérité existe au-delà de l'apparence, qui n'est pas plus l'illusion qu'elle n'est le rêve, car à l'illusion s'oppose un monde concret, au rêve, le monde de la veille – alors qu'à l'apparence s'oppose ce qui est au-delà de tout concret. »

Ce monde n'est point tant pour vos penseurs l'effet d'une cause, qu'un jeu de reflets au milieu desquels il est plus essentiel pour l'homme de se transformer pour atteindre à la vérité suprême et à la libération que de tenter de transformer la nature. Aussi les disciplines du corps et de la pensée, l'imagination et le rêve, la contemplation de l'immense polyphonie universelle ont-elles inspiré votre culture et donné à vos arts une extraordinaire valeur symbolique.

Notre civilisation, au contraire, plus soucieuse d'agir, a constamment eu recours à l'analyse la plus rigoureuse. Plutôt que d'absorber ce qui lui était étranger, elle a cherché à transformer le monde et à convertir autrui à ses propres valeurs. Une telle propension à vouloir enseigner autrui, à le faire bénéficier, sans rien lui cacher, des valeurs de notre civilisation occidentale, est une attitude proprement française. Soucieuse de savoir et de faire savoir, la France a ainsi répandu des connaissances, des écoles et un enseignement diffusant ses idées et sa langue jusque dans les régions les plus lointaines.

Mais en donnant la priorité aux idées de liberté, d'égalité et de fraternité, la civilisation française a créé un humanisme avant tout soucieux de l'indépendance de la conscience individuelle et détaché de tout particularisme de race ou de religion, humanisme dont on ne peut s'étonner qu'il exerce un attrait puissant sur les élites des jeunes nations, anxieuses de garder leur originalité propre au moment même où elles assimilent la civilisation technique occidentale. C'est dire que la coopération internationale qui est une des valeurs fondamentales de notre temps a trouvé en France un écho spécialement profond. Le président de la République lui-même, dans une allocution prononcée en janvier 1959, n'a pas caché qu'une politique de coopération

constituait une mission traditionnelle de la France, renforcée encore par la nécessité d'améliorer les chances de vie et de paix, en supprimant la misère et en aidant au développement des peuples moins développés, grâce à une action conjuguée des pays industriels.

Constatant avec Paul Valéry « que tout mène les populations du globe à un état de dépendance réciproque si étroit, et de communications si rapides qu'elles ne pourront plus, dans quelques temps, se méconnaître assez pour que leurs relations se restreignent à de simples manœuvres désintéressées », je conclurai, tout en vous remerciant encore, monsieur le Président, monsieur le vice-chancelier, et messieurs les professeurs, de m'avoir accueilli comme un des leurs, « que c'est le commerce des esprits qui est nécessairement le premier commerce du monde, puisqu'avant de troquer des choses, il faut bien que l'on troque des signes et des idées. » Et ce commerce-là, le passé intellectuel et spirituel, aussi bien que l'avenir de nos cultures, nous font un devoir de le développer sans aucune limite, au bénéfice de tous les hommes sans exception si nous voulons rester fidèles à cette même vocation de l'universel qui me paraît avoir inspiré nos deux civilisations.

Allocution en l'honneur d'Indira Gandhi (8 novembre 1971)

Indira Gandhi, Premier ministre de l'Inde depuis janvier 1966, se rend en visite officielle en France, accompagnée du président Varahagiri Venkata Giri, en fonction depuis août 1969. Cette visite a lieu au moment où des troubles croissants vont déboucher sur la troisième guerre indo-pakistanaise, fin 1971, qui se conclut par l'indépendance du Pakistan oriental devenant Bangladesh.

Madame,

c'est avec considération mais aussi avec beaucoup de sympathie que nous accueillons aujourd'hui, officiellement, à Paris, le Premier ministre de l'Union indienne.

Cette demeure vous est déjà familière. En mars 1966, alors que vous veniez d'être investie des responsabilités qui n'ont cessé depuis d'être les vôtres, le général de Gaulle vous y recevait, comme il avait reçu, quatre ans plus tôt, le Pandit Nehru, votre père. Voici tout juste un an, vous êtes venue ici apporter à la France l'hommage des regrets que l'Inde offrait à la mémoire du général de Gaulle, au nom de l'estime et de l'amitié que se portent nos deux pays.

Notre estime, vous le savez, vous est acquise.

À votre grand pays d'abord, auquel l'Histoire nous lia pendant deux siècles et dont l'ancienne et admirable civilisation n'a cessé, depuis plusieurs générations, d'être pour un grand nombre de mes compatriotes, une sorte d'intérêt, d'enrichissement et de méditation.

À votre peuple aussi, dont le génie, la sagesse et les vertus, puisés au plus profond des âges, toujours préservés mais aussi enrichis au cours de l'histoire trouvent aujourd'hui à s'appliquer dans l'édification démocratique d'une Inde nouvelle et juste, riche de ses capacités humaines, consciente de ses possibilités, enfin maîtresse et fière de sa destinée.

À vous-même enfin, madame, dont le caractère et le talent ont été formés, dès l'enfance, à la noble et exaltante école du Mahatma Gandhi et du Pandit Nehru dont vous portez dignement l'héritage. D'aussi éminentes qualités, reconnues et sanctionnées par la confiance populaire, vous permettent aujourd'hui de faire face aux tâches multiples et combien délicates que vous impose notamment l'œuvre de transformation économique et sociale à laquelle vous consacrez votre action.

Quant à notre amitié, facilitée par l'absence entre nos deux pays de tout grief politique, elle provient, j'en suis sûr, de la conscience profonde que nos deux peuples ont de servir la même cause : celle du progrès, de la liberté et de la dignité de l'homme. Nous avons su résoudre le seul problème qui se posait à nous, celui de l'incorporation dans l'Union indienne des anciens comptoirs français. Le règlement obtenu par un effort mutuel de compréhension a permis depuis lors le développement entre l'Inde et la France d'une coopération dont j'ai pu mesurer personnellement l'essor et l'intérêt quand, en 1965, j'eus l'honneur en qualité de Premier ministre d'être officiellement et chaleureusement accueilli sur le sol de votre patrie.

Cette coopération, la France, soyez-en assurée, désire la développer. J'en citerai pour preuves cette mission d'hommes d'affaires et de banquiers français qui vient de visiter votre pays et dont j'attends qu'elle donne à nos échanges commerciaux une impulsion nouvelle, comme le développement satisfaisant de notre coopération scientifique dans des domaines de technologie pacifique où nos savants et nos ingénieurs ont, depuis de nombreuses années, appris à travailler ensemble.

Et puis, il y a le domaine de la politique et des affaires mondiales où nos vues le plus souvent convergent, car l'Inde, comme la France, est profondément pacifique ; elle pratique une politique de coexistence avec tous les peuples en faveur de la détente et de la coopération, elle souhaite un désarmement véritable et total, et la politique de non-alignement, dont elle continue d'être l'un des avocats les plus ardents et les plus écoutés, a toujours suscité dans mon pays, qui, vous le savez, milite pour la disparition des blocs, la plus vive sympathie.

Voici pourtant, madame, que votre visite survient e un moment critique où l'Inde, dont nous savons bien qu'elle aspire à consacrer toutes ses ressources et son énergie à livrer la bataille pour son développement, se trouve confrontée aux plus graves difficultés. Plusieurs millions de réfugiés ont en quelques mois déferlé sur son territoire. La France assiste avec émotion à cet exode, qui impose à votre économie une charge exceptionnellement lourde. Son Gouvernement et sa population apportent leur contribution aux entreprises d'assistance et de secours que mènent les Nations Unies. Mais si indispensables qu'ils soient, les efforts humanitaires ne sauraient suffire à vaincre la crise. Politique dans ses origines, celle-ci doit recevoir une solution politique, ce qui suppose le consentement des populations intéressées. À défaut, je craindrais que ce ne soit l'ensemble du sous-continent indien qui se trouve emporté dans une tourmente aux conséquences imprévisibles.

Mais je suis convaincu, madame, que vous ferez tous vos efforts pour éviter le pire. Puissiez-vous y réussir ! C'est le vœu fervent qu'avec moi la France aujourd'hui formule.

Mesdames, messieurs, je vous invite à lever vos verres à la santé de S.E. Monsieur Giri, président de l'Union indienne, à la vôtre, madame, et à celle des hautes personnalités qui vous accompagnent, à la prospérité, au bonheur et à la paix du peuple indien, au développement de l'amitié entre nos deux pays.